

Jamel Debbouze : « Depuis que je suis père, j'ai peur »

Notre lutin national s'est calmé, apaisé. Jamel Debbouze est devenu mari et père, épanoui et responsable. Fini le Jamel flambeur qui roulait en Ferrari. Mais le Jamel surdoué, hilarant et parlant à la vitesse de ses angoisses est toujours là. Rencontre avec un honnête homme.

Quand il entre dans ses bureaux d'un très chic immeuble parisien proche du parc Monceau, c'est un lutin, un elfe, qui apparaît. Jamel observe tout, voit tout. Après m'avoir évaluée, le gentil djinn passe en mode pétillant, se lève pour parler de Mélissa Theuriau, son épouse, de Léon, son fils, il articule comme une mob pétaradante, éclate de rire et passe d'un sujet à l'autre à une vitesse « superlumineuse ». Il ne fait pas le clown, il est juste lui. De son enfance misérable, il a gardé ce truc de gosse de s'acheter des gros cadeaux, comme pour avoir un Noël permanent. Ce jour-là, c'est la table de Star Trek, celle du vaisseau spatial – « la vraie, hein ! » –, qui brille de tout son plateau d'acier. Une fortune. Mais Jamel la voulait. Ça lui rappelle ses séries d'ado préférées. Il rétablit l'équilibre comme ça. Et, quand il rigole, c'est le petit garçon qui réapparaît, celui de la photo posée sur la cheminée, avec son frère, à l'âge de 5 ans. Boucles brunes, regard de fripouille tendre. Et, au mur, des portraits de Mohamed Ali, Bob Marley, Tina Turner. « Mon oncle, mon cousin, ma belle-soeur », se marre-t-il. Jamel, décidément, est un garçon de bonnes familles, celles des affinités.

Psychologies : Vous êtes rentré dans le rang, Jamel ? On vous demande votre avis sur la politique, on vous voit avec votre femme dans les magazines...

Jamel Debbouze : Je ne sais pas si je suis rentré dans le rang, mais je me suis marié, j'ai un enfant, je ne suis plus le célibataire gitan que j'étais.

Gitan ?

J.D. : Oui, je me baladais partout, je n'avais pas de responsabilités. Ce qui a changé, c'est que j'ai une base, maintenant.

De frère, de fils, vous passez au stade de patriarche, de chef de famille...

J.D. : Je l'ai toujours été. Dès mes 12 ans, j'ai eu des responsabilités que je n'aurais pas dû avoir. J'ouvrais le courrier de ma mère, je négociais avec les huissiers, ce n'est pas un truc de gosse. Ce qui a changé, c'est que j'ai une femme, un enfant, et, ma responsabilité, elle est tout autre. Mais je suis toujours aussi espiègle, je crois...

Qu'est-ce qui est différent entre avoir charge de famille à 12 ans et avoir charge d'un enfant maintenant ? C'est quoi, être un père ?

J.D. : C'est avoir peur. Avant, je n'avais peur de rien. Je ne regardais pas en traversant la rue, j'allais à deux cents kilomètres-heure sans me soucier du lendemain. Aujourd'hui, j'ai peur pour moi parce que j'ai peur pour mon fils. Il faut que je fasse attention à moi. Avant, je devais assumer les factures, maintenant, je dois assumer une vie. Je ne conduis plus, par exemple. C'est vachement bien.

Comment se passent vos relations avec votre fils ? Qu'est-ce que vous avez envie de lui transmettre ?

J.D. : J'ai une idée précise...

Dans quel domaine ?

J.D. : Eh bien, si cela ne tenait qu'à moi, il n'irait pas à l'école, ou alors trois heures par jour maximum. Le reste du temps, il s'amuserait. On ne peut pas demander à un gamin de passer six heures dans une classe sans devenir un con, voire un « sur-con ».

Léon va entrer à l'école ?

J.D. : Il va y aller l'année prochaine. Ma fenêtre donne directement sur la cour de l'école. Je regarde, et je vous jure, les cours de récré, c'est le Kosovo ! C'est un truc de fou. Il y a une petite communion autour du toboggan, mais, le reste du temps, ça se bagarre, ça se bouscule, ça se tire les cheveux... Ils ne font que reproduire ce qu'ils ont vu dans leur salon. C'est sûr ! Socialement, les enfants qui font partie de l'élite se comportent déjà comme... l'élite. Ils sont hautains, arrogants, le menton levé un peu plus que les autres. Les autres gamins, ils ont la tête rentrée, ils attendent la sentence. C'est physique, ça se voit...

Que pouvez-vous faire pour que Léon traverse cela sans encombre ?

J.D. : Il faut qu'il ait de l'estime de soi, c'est la seule arme pour lutter contre la rue, contre la vie. Si tu ne t'estimes pas, si ton ego n'est pas à sa place – évidemment, il ne s'agit pas de se surestimer, ou alors tu deviens comme Paris Hilton, ni de se sous-estimer –, c'est difficile de vivre. Si tu as un ego assuré, tu es à ta place, tu es centré. Ma mère m'a filé ça, c'est sûr.

Mais vous dites que vous êtes timide. Cela est-il passé avec les années et le succès ?

J.D. : La timidité, c'est une forme de politesse. Oui, c'est bizarre, je suis toujours un peu timide. Attends, ce métier, c'est intimidant, merde ! Tu arrives dans le bureau d'Alain de Greef [ancien directeur général chargé des programmes de Canal +, ndlr], c'est intimidant ; dans le bureau d'un réalisateur comme Claude Berri, tu as l'impression d'être insignifiant. Quand tu rencontres ces gens-là et qu'ils te parlent normalement, d'homme à homme, ça te donne de l'estime de soi. Au fur et à mesure des batailles gagnées, des succès au cinéma, ça te donne la force d'être mieux dans ta peau.

Alors, vous n'avez plus ce « syndrome de l'usurpateur », cette crainte que l'on finisse par s'apercevoir que vous n'avez pas le droit d'être là ?

J.D. : Ah, si, je l'ai toujours un peu. Moi, j'appelle ça le « syndrome de l'huissier » : « Toc, toc, vous avez oublié de payer des trucs, dehors ! » J'ai passé plus de temps pauvre que riche, pour l'instant.

Ça va changer...

J.D. : Oui, bientôt. J'ai 36 ans, ça fait à peu près seize ans que ça sourit, et j'ai toujours cette espèce de réflexe. Mais ça s'estompe. Et, vous savez, je suis aussi heureux maintenant que quand je n'avais absolument rien... Tout était à construire. Le kif, c'est l'ascension, pas le sommet ! On s'en fout du sommet. Il ne faut pas penser que ce sera mieux une fois l'objectif atteint, c'est même souvent le contraire. Après mon premier Olympia, j'ai eu un moment un peu triste. « Qu'est-ce que je vais faire demain, qu'est-ce qu'il y a après ? » Maintenant, pour moi, le plus important, c'est de ne pas perdre l'envie, le désir.

Comment faites-vous pour y arriver ?

J.D. : J'ai une recette très simple, avoir un regard neuf, tout le temps. Je revisite bien ça avec mon fils, d'ailleurs. Quand il est né, il avait des yeux super ouverts. Il était submergé par le monde qui l'entourait. Et, au fur et à mesure, vous avez vu comme on ferme les yeux ? Il faut absolument se battre contre l'habitude. Pour ça, je suis en contact avec la scène émergente, grâce au Comedy Club. Bien sûr, il faut que les besoins fondamentaux soient satisfaits. Je suis super conscient de ma chance, j'apprécie tous les jours ce que je vis. J'essaie de me surprendre et de surprendre. Regardez ce que j'ai fait : Amélie Poulain, Astérix..., vous ne pouvez pas me classer.

Cela vous inquiète, d'être classé ?

J.D. : Ah, oui ! Cela m'enferme. Déjà qu'on m'a vu comme « le petit rebeu de banlieue » ! Petit, déjà, c'est pas vrai... Rebeu, n'importe quoi, et de banlieue ! Vous êtes fous ! Du monde entier, oui ! Parce que j'avais peur qu'on me juge, j'essayais d'être inclassable.

Votre religion fait-elle partie de cette identité ?

J.D. : Je suis musulman, je suis croyant, parce qu'on ne sait jamais, mais je ne m'acharne plus à pratiquer, à prier cinq fois par jour, comme je l'ai fait. Je me suis détendu là-dessus. Depuis que j'ai 15 ans, je lutte. J'ai de moins en moins besoin de me tourner vers Dieu pour ne plus avoir peur, et je vous assure que ce n'est pas une question d'oseille. C'est vraiment une question d'estime de soi et de sérénité. Mais je ne peux pas m'empêcher de rester musulman. C'est un tropisme. C'est intérieur, comme une espèce de rappel, d'assurance vie... C'est l'instrumentalisation de la religion qui me répugne.

Cela n'existera pas pour votre fils. Il vivra autre chose.

J.D. : Ce sera plus simple pour lui, c'est un enfant de la balle. Il a une chance incroyable ! Mon fils, il a une nounou ! Et anglaise, en plus ! Mais pas question de se débarrasser de son éducation sur elle... Il y a des parents qui font ça, et après ils s'étonnent que leur enfant

passer par une crise d'adolescence. Moi, je n'ai pas eu de crise d'adolescence, je n'avais pas le temps.

Les choses étaient différentes, vos parents sont issus d'une culture où la crise d'adolescence n'existe tout simplement pas.

J.D. : Évidemment ! Ma mère, elle nous aurait cassé la gueule si on l'avait traitée de connasse ; et mon père, il nous aurait carrément passés par la fenêtre, et même pas il serait venu nous chercher à l'hôpital : il aurait envoyé un voisin ! Ils étaient extrêmement durs quand il le fallait. Parce que la banlieue, c'est dur. On a fait des bêtises de fous qui auraient pu nous coûter très cher. Moi, j'ai baisé la main de mon père jusqu'à mes 15 ans. Il y a une distance avec le père.

Justement, vos relations avec votre père, elles ont changé depuis la naissance de Léon ?

J.D. : Oui, oui. Depuis une semaine. Non, je ne blague pas, arrêtez de vous marrer ! Mon père se rend compte que c'est le deuxième enfant qui arrive [son épouse doit accoucher ce mois-ci, ndlr], que je suis un père de famille et qu'on peut parler d'homme à homme. Je le respecte et je l'admire davantage. Il m'a dit des choses simples mais fondamentales comme : « Fais attention à toi ! » Mais j'aborde l'éducation de mon fils de manière absolument sereine. On était vingt-deux à la maison, alors je connais ! Je ne cherche pas à faire de lui un prototype de gosse : je veux qu'il soit heureux quand on ne sera plus là.

Les choses seront encore différentes avec votre petite fille...

J.D. : [Ses yeux pétillent.] Ouais, elle n'aura pas le droit de sortir avant ses 25 ans, pour commencer. J'ai une petite cave très bien aménagée, climatisée, sans lumière, parce qu'il ne faut pas qu'elle se voie. Il ne faut pas qu'elle ait conscience de sa beauté. Il faut que je la brime, pour être complètement détendu. J'ai entièrement confiance dans cette méthode. Ça a marché en Afghanistan, je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas pour moi !

C'est une idée. Après, elle n'aura qu'une envie : être libre !

J.D. : Sans doute... Mais, sérieusement, il ne faut jamais entraver la liberté de quelqu'un, garçon ou fille. Tout ce que vous appréhendez finit par arriver. La seule manière de vivre détendu, c'est de ne pas s'en défendre. Quand je gratte un peu, je m'aperçois que j'ai peur de perdre tout ça. Le syndrome de l'huissier...

Tu parles encore du syndrome de l'huissier... Je vous ai tutoyé, je suis désolée ! Le « tu » est venu spontanément !

J.D. : On peut se tutoyer, ça me touche ! Avec le « vous », je fais des fautes de français.

Merci ! C'est de la créativité, aujourd'hui, tes fautes de français. D'où cela vient-il ?

J.D. : À l'école, je me suis rendu compte que j'étais marrant quand je faisais des fautes. Et pour ne pas passer pour un con, je faisais comme si je les avais provoquées. Le plus important, c'était de me faire comprendre, auprès des institutions, des filles. Parce que

l'autre moteur, c'était la honte. On avait honte tout le temps : de ne pas savoir, de ne pas comprendre. Alors je me démenais.

Tu as réussi : certaines de tes expressions sont même passées dans le langage commun !

J.D. : Mon seul désir, c'était de me faire accepter. J'aurais fait n'importe quoi... On était loin à Trappes, on n'était pas les bienvenus en ville. On ne comprenait pas les gens, et c'était réciproque. Entrer en contact avec ce monde, c'était une montagne. J'étais très passionné par la langue. Fasciné et inquiet.

La langue, c'est l'expression de l'inconscient...

J.D. : C'est vrai, oui. Récemment, j'ai réalisé que les psys étaient utiles. Ça fait du bien aux gens. Moi, je n'ai jamais consulté. À l'école, on avait affaire à des « ethnopsychologues » qui n'y comprenaient rien. Les mecs, ils nous parlaient vite de palmiers, de dattes et de Marrakech. Ça va ! Mais tu sais, le fossé qu'il y avait entre ce qu'on apprenait à la maison et le monde extérieur, c'était affolant ! Nos parents n'avaient pas les outils. Le langage, c'est « le » médicament. Quand tu montes sur scène devant plein de gens qui comprennent ce que tu dis et qui en rient, c'est formidable ! C'est le moment où je suis le plus proche de moi-même, parce que c'est à « vous » de me comprendre.

Tu es sûr de ne pas être un surdoué ?

J.D. : Un surdoué ?!!! On ne m'a jamais dit ça. Tu devrais revenir plus souvent ! J'ai passé deux ans et demi dans un bidonville au Maroc, à Taza. Ma mère nous avait amenés chez ma grand-mère, faire « un stage », comme disait mon père. Ils ne pouvaient plus s'en sortir. Je m'en souviens très bien parce qu'on m'avait enlevé à ma mère. Elle pleurait, comme moi. C'était dur. Eh bien, j'ai passé des années magnifiques là-bas. C'est là que j'ai chopé tous mes anticorps, dans le corps et dans la tête. On s'est marrés avec une roue de vélo, on apportait le pain à cuire, on inventait des jeux magnifiques... Tout ce que tu vis dans ton enfance, tu le gardes toute ta vie, c'est sûr.

Dates clés

1975 Naissance à Paris.

1977 Jamel est envoyé chez sa grand-mère, au Maroc.

1998 Chroniqueur sur Canal +.

2001 Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain de Jean-Pierre Jeunet.

2002 Astérix et Obélix d'Alain Chabat.

2006 Indigènes de Rachid Bouchareb. Création du Jamel Comedy Club.

2008 Mariage avec Mélissa Theuriau. Naissance de son fils, Léon.

2010 Hors-la-loi de Rachid Bouchareb.

2011 Spectacle Tout sur Jamel. Poulet aux prunes de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud

Jamel fait sa tournée

Durant le mois d'octobre, Jamel part en tournée en France avec son dernier spectacle : Tout sur Jamel. Hilarant, ce one-man show sort l'artillerie lourde. Tout y passe : son adolescence, la vie de famille, les parents Debbouze, le racisme rampant, la politique... Bref, du Jamel pur caramel : nul n'est épargné et, du coup, personne ne se sent blessé. Juste remué. De rire, bien sûr. Mais pas seulement... Et puisque l'agité du spectacle ne peut pas s'arrêter, il en profite pour glisser deux voix (le Mendiant et Houshang) dans le film de Marjane Satrapi (l'auteure de la BD Persepolis (L'Association, 2007, adaptée au cinéma)), Poulet aux prunes.

Psychologies – Septembre 2011